La racine du problème : il nous faut parler d’énergie

Nous devons débattre de la notion d'« énergie », car il s’agit peut-être de la pièce maîtresse de la lutte contre le chaos climatique que nous traversons. Et nous ne voulons pas parler de science ici. Après tout, le physicien Richard Feynman, lauréat du prix Nobel, a lui-même déclaré : « En physique, aujourd'hui, nous ne savons pas ce qu'est l'énergie. » Ainsi, nous nous libérons de ce débat scientifique pour nous concentrer sur le véritable enjeu de l'« énergie » : l'origine d'une guerre des mondes et des visions du monde, qui a laissé derrière elle destructions, violations et injustices. Nombreux sont les peuples qui n'utilisent même pas le mot « énergie » pour penser leur monde. Pourtant, on pourrait appeler « énergie » toutes les formes de subsistance de ces peuples et communautés vivant dans les forêts, les eaux, les savanes et autres territoires. Lorsque le maïs pousse grâce au soleil ; lorsque le bois est ramassé et brûlé pour rôtir un poisson ; lorsque ce poisson est consommé et transformé en nutriments ; lorsque le vent, ou la rivière, fait tourner un moulin ; ou même lorsque le feu est utilisé pour se connecter au monde spirituel. Cette énergie est présente dans les processus quotidiens de survie les plus divers, humains et non humains. Pour chaque environnement, chaque saison de l'année, chaque culture, il existe une manière différente de générer « l'énergie » nécessaire à la vie.

De l'autre côté, nous avons le « peuple marchand » – comme le penseur et chaman autochtone Yanomami Davi Kopenawa appelle, entre autres, la société capitaliste – qui utilise l'« énergie » comme forme d’accumulation. Cette énergie ignore les cycles de la nature et la diversité culturelle. Elle transforme la nature en « ressource » : rivières, vents, lumière du soleil et, bien sûr, matières organiques comme le pétrole, le charbon et le gaz naturel. Dans ce cas, l'énergie n'est pas axée sur la subsistance, mais sur ce mal si caractéristique du capitalisme : l'avidité insatiable pour l'argent. Et cette « guerre des mondes » se produit précisément lorsque, poussés par l'énergie et en quête de celle-ci, le peuple marchand s'attaque à d'autres peuples et commettent de graves violations.

Pour de nombreux peuples autochtones, les mots ont quelque chose de sacré. Pour eux, ce qui est dit peut agir sur le monde et a le pouvoir de faire bouger les choses. Il est donc essentiel de réfléchir à l'invention du concept d'« énergie », car avec ce mot est né un nouveau monde.

Le monde créé par l'« énergie »

Bien qu'il soit difficile de l'imaginer aujourd'hui, le concept d'énergie n'a pas toujours existé. Le concept d'énergie tel que nous le connaissons aujourd'hui n'a été inventé qu'au XIXe siècle par des hommes blancs d'Europe du Nord, en pleine révolution industrielle. L'origine de ce concept était la « loi de la thermodynamique », formulée, pour l’essentiel, par des ingénieurs liés à l'industrie des combustibles fossiles de la société capitaliste. Cela, en soi, est très révélateur. Comme toutes les inventions technologiques et scientifiques, celle-ci n'est pas neutre non plus : elle est influencée par la couleur, le sexe, l'idéologie et les alliances politiques et économiques.

L'énergie n'est pas quelque chose qui a été « découvert ». Après tout, on trouve des traces de pétrole et de gaz naturel à différents moments et endroits de l'histoire de l'humanité sans que l'idée d'« énergie » n'ait jamais été imaginée. Cette idée est née dans les sociétés industrielles capitalistes

parce que les entrepreneurs ont compris qu'ils pouvaient utiliser ce carburant pour augmenter la productivité des machines, contrôler la main-d'œuvre et accumuler du capital. Et c'est à partir des caractéristiques de ce combustible fossile et de son utilisation massive par les industries que sont nées les théories qui ont donné naissance à l'idée d'énergie.

L'une des principales caractéristiques de ce combustible est que ses réserves de matière organique (charbon, pétrole et gaz naturel) représentent des millions d'années de lumière solaire fossilisée. Il possède donc un pouvoir de combustion très élevé. Pour se faire une idée, une étude a montré que la quantité de combustible fossile utilisée dans le monde en une année, en 1997, équivalait à la lumière que toutes les plantes de la planète ont utilisée pour pousser pendant plus de 400 ans (1).

Outre ce pouvoir, le combustible fossile a apporté d'autres avantages à une société avide d'accumulation : il était abondant, facilement transportable et accumulable. Il était donc possible d'avoir accès à de grandes quantités de ce combustible et de faire fonctionner les machines indépendamment des cycles de la nature. La rencontre entre la société industrielle capitaliste et ses nouvelles machines à vapeur avec un combustible présentant ces caractéristiques a donné naissance à l'histoire que nous connaissons déjà : l'avancée sans précédent du capitalisme et de sa colonisation.

Voici un bon exemple pour illustrer ces liens : au cours de ce même XIXe siècle, sur la côte ouest-africaine, les commerçants anglais ont pu naviguer pour la première fois sur certains tronçons du fleuve Niger, malgré des courants et des vents défavorables, grâce à un bateau à vapeur. Le moteur à charbon a propulsé la colonisation européenne vers des territoires qu'elle n'aurait jamais atteints avec des voiliers. Depuis lors, les entreprises anglo-saxonnes exploitent l'huile de palme et le pétrole à grande échelle dans cette région et produisent encore aujourd'hui des combustibles. (2)

Et comment la notion d'énergie s'inscrit-elle dans cette histoire ? Étant une notion apparemment neutre, elle est arrivée comme un bel habit qui a permis au capitalisme industriel prédateur de progresser rapidement, à l'abri de toute remise en question.

Avec la théorie de la thermodynamique, l'énergie a commencé à être considérée comme une « chose », une substance abstraite, universellement applicable, quantifiable et donc commercialisable. Plus encore, comme une ressource essentielle à la vie humaine. Le terrain était ouvert pour que les élites économiques d’une société insatiable s’organisent autour de ce nouveau besoin qu’elles créaient – et qu’elles-mêmes fourniraient, bien sûr : l’énergie.

Examinons de plus près comment cela s'est produit. Cette « énergie » est considérée comme une substance abstraite, car elle efface le lien qui l'unit aux contextes naturels et sociaux de son origine. Elle peut être produite, transportée, stockée dans de grandes centrales électriques (ou dans de petites batteries) et distribuée, sans qu'il y ait de lien visible entre l'énergie que l’on consomme et ses processus de production.

Cela a dynamisé la société capitaliste de plusieurs manières. Cela a permis aux usines de fonctionner n'importe où et 24 heures sur 24. De plus, cela a rendu cette énergie accessible à grande échelle, à un grand nombre de foyers, élargissant le marché de la consommation et créant un nouveau mode de vie dépendant de l'énergie. Cette abstraction a également contribué à rendre quelque peu la production d'énergie plus mystérieuse ; les « gens ordinaires » ne connaissent plus les techniques de production et sont devenus de plus en plus dépendants des compagnies énergétiques. Du fait de son caractère abstrait, il est également plus facile de la consommer sans trop se poser de questions. Peut-être que les sociétés réagiraient différemment si nous pouvions

établir un lien direct entre chaque bouton sur lequel nous appuyons et la destruction d'immenses zones de forêt qui menacent les communautés et les personnes qui y vivent pour construire des mines de charbon (3), des champs pétroliers, des mines de lithium ou des parcs éoliens.

Cette « énergie » est considérée comme universelle car elle permet de convertir et de comparer différentes forces : la force de l'eau, la force musculaire d'un bœuf, la force du vent, la chaleur du bois brûlé, celle des combustibles fossiles, la lumière du soleil, etc. Tout est devenu « énergie ». De ce fait, les sources d'énergie sont devenues des caractéristiques géographiques et la nature est désormais mesurée à l'aune de cette monnaie, les « ressources naturelles ». Une rivière à forte pente dont on ne peut extraire aucune énergie ; un gisement de charbon, de lithium ou d'uranium inexploité ; une région aux vents constants sans parc éolien : toutes ces ressources sont désormais considérées comme des « ressources naturelles » gaspillées.

En quête de nouvelles sources d'énergie, les multinationales et les gouvernements du « peuple marchand » explorent de nouveaux territoires où extraire des ressources naturelles selon leurs intérêts économiques. L'« énergie » est le commerce lui-même, mais c'est aussi le carburant qui permet aux rouages de la société capitaliste industrielle de tourner à une vitesse frénétique. Grâce à ce magnifique déguisement que leur a conféré le concept d'« énergie », ils peuvent mener leurs activités sous couvert d'une prétendue « mission humanitaire ». Autrement dit, ils peuvent répondre à la demande croissante d'énergie et en faire profiter le monde entier ; il convient de rappeler que l'accès universel à l'énergie est même considéré par l'ONU comme un droit fondamental de l'humanité. Ce faisant, ils envahissent et perturbent rapidement (alimentés par les énergies fossiles, hydrauliques, solaires et éoliennes) les différents mondes des autres peuples avec lesquels ils partagent la planète.

Le choc des mondes : la violence alimentée par l'énergie

Pour de nombreux peuples, le premier contact avec le monde des Blancs est pour le moins effrayant. En règle générale, cette rencontre se fait par la violence, lorsque les colonisateurs envahissent leurs territoires et les ravagent à la recherche de « ressources naturelles ». Depuis que ces colonisateurs sont devenus mus par l'énergie, il est devenu de plus en plus difficile de les arrêter, voire de les expulser des territoires qu'ils envahissent.

Au Nigéria, les peuples Ogoni, Ikot Ada Udo, Oruma et Goi, par exemple, ont vu leurs rivières et leurs estuaires détruits par l'extraction pétrolière à grande échelle menée par des multinationales. En 2013, Shell a même été condamnée pour certains de ces impacts. Cependant, d'autres entreprises, comme Chevron Corporation, ExxonMobil et l'entreprise publique nigériane NNPC, continuent d'opérer dans ces zones et prévoient des investissements de plusieurs milliards de dollars pour les années à venir pour poursuivre l'exploration pétrolière dans cette région du delta du Niger. (4)

On peut également citer les peuples autochtones Cofan, Siona, Secoya et Waorani du nord de l'Amazonie équatorienne, ainsi que les Napo-Kichwa et plusieurs familles Shuar qui vivent également dans cette région. Leur monde a été violemment détruit par la compagnie pétrolière nord-américaine Chevron Corporation – à l'époque Chevron-Texaco. En 26 ans, l'entreprise a extrait plus de 1,5 milliard de barils de pétrole et déversé d'énormes quantités de déchets toxiques dans l'environnement. (5) Il est difficile d'imaginer les conséquences d'un phénomène d'une telle ampleur.

« Nous sommes en colère lorsqu'ils brûlent des arbres, ravagent les terres et salissent les rivières. Nous sommes en colère lorsque nos femmes, nos enfants et nos personnes âgées meurent sans cesse à cause des fumées de l'épidémie [c'est-à-dire des décès résultant de l'invasion, en particulier

des épidémies]. Nous ne sommes pas les ennemis des Blancs. Mais nous ne voulons pas qu'ils viennent travailler dans nos forêts, car ils ne peuvent pas nous dédommager de la valeur de ce qu'ils détruisent ici. » Ces mots sont de David Kopenawa et font écho aux voix des dirigeants de différents peuples qui se sont soulevés pour défendre leurs territoires.

La liste des peuples et des territoires envahis est longue. Mais les conflits entre ces différents mondes et celui des Blancs présentent toujours de nombreuses similitudes. Les conceptions différentes de ce qu'est l'énergie pour ces peuples et pour les Blancs sont au cœur de ce conflit.

Différentes énergies pour différents mondes

Nego Bispo, penseur brésilien issu d'une communauté rurale quilombola (6), utilise la stratégie contre-coloniale de subversion des mots des colonisateurs. C'est pourquoi il a décidé de donner un nom à l'énergie du peuple : « énergie organique ». Il explique que c'est l'énergie qui alimentait la charrette à bœufs qu'il utilisait pour se rendre en ville. Pour lui, « l'organique est ce à quoi toute vie peut accéder. Ce qui est inaccessible n'est pas organique, c'est une marchandise, avec ou sans poison » (7). L'énergie organique respecte les différentes vies et cultures et est directement liée à la nature et à son environnement.

À l'inverse, il suggère que l'énergie du colonisateur est une « énergie de synthèse », lorsqu'il observe le nouveau colonialisme de la « transition énergétique » arriver dans sa communauté et, avec d'immenses parcs éoliens et des panneaux solaires qui ont fait fuir tous les êtres vivants, apporter « le vent et le soleil synthétisés sous forme d'énergie électrique ». Pour lui, les colonisateurs cherchent toujours à tout transformer en quelque chose de « synthétique », c'est-à-dire à rendre tout identique, unique. Selon Bispo, les colonisateurs agissent ainsi parce qu'ils ne supportent pas la diversité des visions du monde ; ils sont « cosmophobes », dit-il.

L’opposition entre « organique » et « synthétique », selon les termes de Nego Bispo, permet de comprendre la différence entre ces mondes animés par des énergies différentes. Pour la vision du monde de la société capitaliste industrielle, l'humanité est universelle, au sens d'unique – comme son « énergie synthétique ». Et les droits de l'homme – inventés par les hommes blancs pour résoudre les problèmes qu'ils causent eux-mêmes – garantissent à toute « l'humanité » le droit de se développer comme eux. Mais ils ne semblent pas penser qu'il existe des peuples, avec d'autres visions du monde, qui ne souhaitent peut-être pas leur ressembler. Au contraire, ces derniers ont une très piètre opinion des modes de vie développés de cette société industrielle, avide d'accumulation et complètement déconnectée de la nature.

Dans la pratique, lorsque les pays industrialisés riches apportent ce qu'ils appellent le « développement » à d'autres peuples, c'est toujours pour exploiter leurs ressources et enrichir davantage ceux qui sont déjà riches. Ils exproprient ainsi les véritables richesses de ces autres peuples – leurs territoires et leur nature – et les « incluent » dans cette « humanité universelle » en tant que pauvres. Ils deviennent des pauvres, privés de chaussures, de maisons en briques, de conserves, d'énergie, et bien d'autres choses encore. Toutes ces carences créées sont, en règle générale, des biens qui doivent être achetés avec de l'argent. Autrement dit, ce « développement » n'est rien d'autre que le bien connu « colonialisme ». Et l'« énergie » fait également partie de ce « paquet civilisationnel » de la société industrielle capitaliste visant à « inclure » les autres peuples.

Mais cette « énergie synthétique » n'est pas forcément nécessaire à tous les peuples. Comme le dit Davi Kopenawa : « Pour nous, le peu que nous avons est suffisant. Nous ne voulons pas extraire de minéraux de la terre, nous voulons que la forêt reste silencieuse et que le ciel reste clair, afin que

nous puissions voir les étoiles à la tombée de la nuit. » (8)

À l'instar du peuple Yanomami de Kopenawa, plusieurs de ces autres peuples vivent bien grâce au mode de vie qu'offre l'« énergie organique », pour reprendre l'expression de Nego Bispo. Ils sont habitués à avoir les choses qu'ils font eux-mêmes, pour lesquelles ils n'ont pas à payer. Faire ce qui va avec la pluie pendant la saison des pluies, et ce qui a besoin de soleil, pendant la saison ensoleillée. Travailler au rythme de la nature et produire suffisamment pour mener une vie saine sans avoir à dépenser trop de biens matériels. D'ailleurs, certains peuples développent même des systèmes pour produire de l'« énergie organique » à partir de leur environnement, de ce que la nature leur offre. Pour soutenir les activités communautaires, ils développent des systèmes de biocombustion, de petits moulins alimentés par la force des rivières ou des vents, entre autres moyens de produire de l'« énergie » avec autonomie et dignité.

Et, à vrai dire, c'est avec pitié et compassion que nombre de ces peuples décriraient les Blancs. Les lumières et les appareils technologiques que de nombreux Blancs exhibent comme des trophées ne suscitent pas la cupidité chez tous les peuples, contrairement à ce qu'on croit.
Kopenawa, et sa voix puissante qui résonne des profondeurs de la forêt amazonienne, en parle brièvement, un point sur lequel beaucoup d'autres peuples seraient certainement d'accord. « Mais les Blancs sont différents de nous. Ils doivent se croire très malins, car ils savent fabriquer une multitude de choses sans cesse », et il poursuit : « Leurs pensées sont constamment concentrées sur leurs objets. Ils ne cessent d'en fabriquer et veulent toujours de nouvelles choses. Ils ne doivent donc pas être aussi intelligents qu'ils le pensent. » (9)

Depuis son village, le chef Guarani Mbya, Jerá Guarani, lance une provocation à ces peuples du monde développé et invite les Blancs, qui se disent « civilisés », « à devenir des sauvages, des non-civilisés – car toutes les mauvaises choses qui se produisent sur la planète Terre proviennent de gens civilisés, des gens qui ne sont pas, théoriquement, des sauvages. » (10)

La solution ne peut venir du problème

Depuis l'invention du concept d'énergie jusqu'à aujourd'hui, de grandes quantités de combustibles fossiles ont été brûlées pour produire de l'énergie. Leur utilisation excessive est considérée comme la principale responsable du chaos climatique où nous vivons. Mais les beaux habits qui revêtent l'idée d'« énergie » – l'énergie de synthèse – l'ont exonérée de toute responsabilité dans le scénario apocalyptique dans lequel nous nous trouvons. Non seulement elle n'est pas considérée comme la coupable, mais elle est aussi le porte-étendard de toutes les prétendues solutions à la crise climatique présentées par les plus pollueurs : « transition énergétique », « énergie propre », « énergie verte », « efficacité énergétique », pour n'en citer que quelques-unes. Et nous devrions nous en inquiéter, car ces « solutions » constituent une part importante du problème.

Certains pourraient penser que si les combustibles fossiles étaient remplacés par « l'énergie verte » et que nous mettions en marche la fameuse « transition énergétique », nous aurions le temps d'enrayer le réchauffement climatique. Ils se trompent. Des études ont montré que l'utilisation accrue d'énergie provenant de sources dites « propres » n'a pas entraîné de réduction significative de l'utilisation des combustibles fossiles, bien au contraire (11) (12). Les données indiquent que les gouvernements, les banques et les investisseurs institutionnels, malgré tous les accords sur le climat, continuent d'investir des milliers de milliards de dollars dans le développement des combustibles fossiles et que ce secteur devrait connaître une croissance exponentielle d'ici 2050. (13)

De plus, la prétendue « énergie verte » est produite au prix du sacrifice des territoires de différents peuples, notamment ceux de la forêt, de l'eau et de la savane. Ces territoires abritent des gisements de lithium pour la production de batteries pour voitures électriques, du bois de balsa pour la fabrication de pales des turbines éoliennes et de vastes zones de déforestation pour la production de monocultures de biocarburants, pour ne citer que quelques exemples. Ces « énergies vertes » reposent généralement sur la destruction de territoires du Sud global pour approvisionner le Nord global en énergie. Cette dévastation intensifie également le réchauffement climatique. (14)

Dans ce cas, certains pourraient suggérer que la solution réside dans l'amélioration de l'« efficacité énergétique ». Autrement dit, des produits moins énergivores pourraient réduire la demande mondiale d'énergie. Or, des études montrent que ces améliorations technologiques entraînent souvent une augmentation de la consommation énergétique absolue, en raison de la stimulation de la production, de la consommation et du développement des infrastructures qu'elles procurent. Preuve en est que la demande d'énergie a augmenté plus rapidement dans les secteurs qui ont enregistré les plus grands gains d'efficacité : les transports et la consommation d'énergie résidentielle. (15)

La crise climatique que nous traversons actuellement ne trouve pas son origine dans la matrice énergétique, mais dans la logique même de l'« énergie » et de son utilisation au profit des élites de la société capitaliste industrielle. L'idée d'« énergie de synthèse » ne se contente pas d'alimenter les machines de cette société, elle est au fondement de la vision du monde de ce « peuple marchand ». Et cette idée a donné au colonialisme un magnifique masque de « droit » universel et incontestable.

Une proposition sérieuse pour surmonter la crise climatique doit impliquer de remettre en question la notion même d'« énergie ». De nombreuses personnes, aux visions du monde différentes, s'efforcent d'ouvrir d'autres voies. Il est nécessaire de soutenir les luttes quotidiennes des communautés contre tous les projets « énergétiques » destructeurs, qu'ils soient fossiles ou « verts ». Plus encore, il est nécessaire de renforcer la recherche de sources d'« énergie organique » qui renforcent l'autonomie des peuples.

Secrétariat international du WRM

(1) University of Utah, Burning buried sunshine: human consumption of ancient solar energy
(2) WRM, Les échanges inégalitaires et pervers entre le Nigeria et les pouvoirs colonialistes des transnationales : des combustibles fossiles aux plantations de palmiers à huile et à REDD
(3) Watchdoc, Sexy Killers (full movie)
(4) APNews, Nigeria moves to restart oil production in vulnerable region after Shell sells much of its business
(5) WRM, Du pétrole dans les forêts : le cas de l'Équateur

(6) Les Quilombolas sont des communautés noires formées par un groupe ethnique et racial ayant une identité culturelle propre et une histoire spécifique, résultat de la résistance à l'esclavage et à l'oppression.
(7) A terra dá, a terra quer
(8) A queda do céu - palavras de um xamã Yanomami, Davi Kopenawa e Bruce Albert (p. 356)
(9) A queda do céu - palavras de um xamã Yanomami, Davi Kopenawa e Bruce Albert (p. 418)
(10) Piseagrama, Tornar-se selvagem
(11) Planet: Critical, Techno-Optimism Won't Save the Day
(12) "More and More and More", Jean-Baptiste Fressoz
(13) DW, “Who is funding fossil fuel expansion?”
(14) WRM, La menace mondiale du pétrole et le chemin vers des sociétés non pétrolières– Bulletin WRM 196
(15) The Corner House, Energy Alternatives: Surveying the Territory

Tout le débat autour du concept d'énergie dans cet article s'inspire de plusieurs textes et études de recherche préparés par The Corner House et ses partenaires. En voici quelques-uns pour ceux qui souhaitent approfondir

le sujet :

- White climate, white energy: a time for movement reflexion?
- Energy Alternatives: Surveying the Territory
- Energy, Work and Finance
- Energy Security For Whom? For What?
- Calor, Tiempo y Colonialismo